

Lurelu



La rencontre des moutons noirs

Julie Marcotte

Volume 41, numéro 3, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

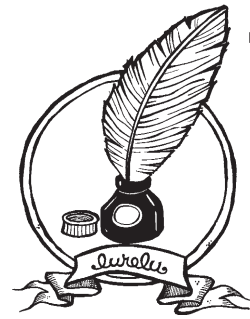
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, J. (2019). La rencontre des moutons noirs. *Lurelu*, 41(3), 83–84.



La rencontre des moutons noirs

par Julie Marcotte

83

Julie Marcotte ne savait pas encore lire que, déjà, elle se nourrissait avidement d'histoires : les courtes comme les longues, les tristes, les vraies, les fantastiques, les effrayantes, celles qui riment et celles qui font rêver. Naturellement, elle s'oriente vers des études collégiales en littérature, puis termine un baccalauréat en communication à l'UQAM, en 2005. Comme la vie est toutefois pleine de rebondissements, c'est finalement l'orthophonie qui conquiert son cœur. Julie retourne donc sur les bancs d'école et obtient, en 2011, son diplôme de maîtrise en orthophonie de l'Université Laval.

Tout commença lors de ce matin qui ressemblait à tous les autres. Fidèle à sa routine, Monsieur Jules se leva très tôt, à l'heure où seuls les oiseaux piailleurs vous accompagnent. Comme d'habitude, il se lava d'abord les mains, puis se prépara un bol de lait chaud, qu'il alla boire en silence dans son fauteuil préféré. Il remarqua alors que le motif à carreaux bleu clair, qui figurait sur son bol, était presque identique à celui du lainage qu'il venait de déposer sur ses épaules. Cela le fit sourire. Monsieur Jules avait toujours aimé que les choses s'agencent. Il regarda par la fenêtre qui donnait sur le parc. Dehors, tout était sombre. Les arbres avaient un air squelettique sans leur feuillage, qui formait désormais un tapis brun et spongieux sur le sol entourant le canal, immobile. Personne en vue. C'était le moment parfait pour sortir.

Au même moment, de l'autre côté du pont, Jeanne comptait les moutons avec peu de conviction. Au moment de visualiser la 82^e boule de laine bondir exactement comme ses prédécesseurs au-dessus de la petite clôture blanche, elle se résigna à ouvrir les yeux. « Quel moyen ridicule, de toute façon ! S'il y a bien un animal que je déteste, c'est le mouton ! » Encore ce matin-là, le sommeil de la jeune fille avait décidé de lui faire faux bond. Couchée par-dessus la couette de son lit, toujours vêtue de l'uniforme porté la veille, Jeanne fixait le plafond. Elle ressassait en silence le bilan douloureux de ce premier mois passé à l'Académie Fabergé dont il était maintenant clair que la bonne réputation ne reposait pas sur la qualité de l'accueil qu'on réservait aux nouvelles élèves, particulièrement à celles qui, comme elle, avaient échoué à se fondre dans l'homogénéité du groupe.

Dans sa chambre, Monsieur Jules ouvrit la porte de sa garde-robe. Tout y était classé par couleurs, et un espace raisonnable et toujours identique séparait chaque cintre. Monsieur Jules s'en félicita car il était tellement plus facile de s'y retrouver ainsi. Son choix s'arrêta sur une chemise aux fines rayures deux tons, dont l'un était un rappel parfait du noir du pantalon sélectionné. Au moment de sortir, Monsieur Jules prit soin de se relaver les mains, plongea son cahier de *Sudoku – niveau avancé* dans sa poche, enfila ses bottes, puis



illustration : Caroline Merola

réaligna correctement ses autres chaussures sur le paillason. Il jeta un coup d'œil rapide à l'horloge. Satisfait, il referma la porte derrière lui, s'assura de bien verrouiller, et partit pour sa balade matinale. Encore ce jour-là, Monsieur Jules était arrivé à respecter à la minute près son horaire quotidien.

Après une durée indéterminée à contempler le vide au-dessus d'elle, Jeanne laissa son regard parcourir la pièce. Malgré le clair-obscur, elle relevait autour d'elle cette surabondance de couleurs bigarrées et d'objets clinquants dont la sélection et l'agencement avaient été laissés aux soins « d'une excellente décoratrice d'intérieur qui s'y connaissait en matière de goûts adolescents ». Cette chambre à coucher lui était, depuis, devenue des plus hostiles. Hostile par cette frivolité adolescente qu'elle inspirait et qui lui rappelait sans cesse qu'elle en était l'antithèse. Cette fausse désinvolture qu'elle détestait sans toutefois pouvoir réprimer cette envie coupable à l'égard de celles qui en étaient les ambassadrices, ces filles populaires qui décidaient du jour et de la nuit à l'école et qui l'avaient choisie, elle, pour principale cible. Sans raison apparente. Juste comme ça, pour passer le temps. Qu'allaient-elles inventer aujourd'hui pour la rendre encore plus misérable qu'hier ? Cherchant son air juste à cette pensée, Jeanne décida qu'il valait mieux quitter cet environnement toxique.

Tout cela commença, donc, à un moment inattendu, puisque cette journée, jusque-là, se déroulait exactement comme toutes les précédentes dans l'existence de Monsieur Jules : organisée dans ses moindres détails et ne laissant aucune place aux imprévus. «La prévoyance vaut mieux que la prévenance», marmonna l'homme pour lui-même, alors qu'il s'empressait de passer du trottoir côté ouest pour celui côté est, à l'approche d'un piéton qu'il aurait eu à croiser. Monsieur Jules se répétait régulièrement cette devise, qu'il avait d'ailleurs lui-même inventée. Peut-être lui permettait-elle de se sentir moins coupable de ne pas retourner les sourires qu'on lui adressait ou de ne pas répondre aux questions qu'on lui posait? C'est que Monsieur Jules était devenu maître dans l'art de limiter au minimum les contacts avec les autres. C'était le moyen par excellence qu'il avait à ce jour trouvé pour garder le plein contrôle sur sa vie. Certes, il y avait bien de ces moments où il se sentait seul, où il se disait qu'un peu de compagnie lui serait doux. Seulement, lorsqu'il se surprenait ainsi en flagrant délit de sentimentalisme, Monsieur Jules se ressaisissait aussitôt, se remémorant à quel point toutes ces interactions ne lui avaient toujours apporté que des tracas.

Mais voilà. On dit que le hasard fait parfois bien les choses : ce matin-là, en décidant de changer de trottoir, Monsieur Jules, aussi organisé fût-il, venait de poser un geste dont les répercussions, bien qu'encore invisibles à ce stade, allaient pourtant bouleverser le reste de sa vie. Pour le mieux.

En arrivant sur la rue Manseau, qui longeait le canal, Jeanne regretta rapidement de ne pas avoir apporté son manteau. La pluie, si vaporeuse qu'elle semblait venir de partout en même temps, s'était mise de la partie, s'ajoutant à cet air humide et mordant que l'on retrouve typiquement aux abords des cours d'eau. L'adolescente traversa la rue déserte à grandes enjambées pour en atteindre le côté est, celui des commerces, et dont le trottoir était heureusement couvert. Après quelques minutes à errer ainsi, sans but, les vitrines à demi éclairées se succédant à sa gauche, Jeanne s'immobilisa devant la vitre sans tain de la banque, qui lui renvoya son propre reflet. Pendant une longue minute, elle s'examina, en silence. D'abord l'enveloppe, puis l'intérieur. Tout ce qu'elle voyait n'était qu'insatisfaction. Elle sentait sa colère monter à mesure que la séance d'autocritique plongeait en profondeur. Car oui, elle s'en voulait à elle, plus qu'à quiconque. D'être à la fois aussi quelconque et pourtant incapable de se fondre dans la masse. D'être incapable de répliquer la tête haute à ses détractrices. Elle était finalement l'unique responsable de ses malheurs.

Monsieur Jules était quant à lui de fort bonne humeur lorsqu'il atteignit le segment commercial de la rue Manseau. Qu'il aimait cette lumière unique des matins pluvieux, sur fond de laquelle se

détachaient les intérieurs encore timidement éclairés! Rien de tel, se disait-il, que les grandes baies vitrées des boutiques pour créer d'aussi magnifiques contrastes! Poursuivant sa route d'un pas enjoué, le regard porté vers ce joli spectacle lumineux qu'offrait l'enchaînement des commerces, Monsieur Jules n'aperçut pas qu'une jeune fille en colère était piquée là, tout juste devant lui, prête à exploser.

Lorsque Jeanne se mit à crier de toutes ses forces en soutenant son propre regard dans la fenêtre-miroir, elle ne vit pas tout de suite cet homme, à moins d'un mètre d'elle, entrer en pleine commotion. Ce ne fut que lorsqu'il tenta de se relever qu'elle l'aperçut et que, à son tour ébranlée par cette proximité inopinée avec un inconnu, s'interrompit brusquement, marquant aussitôt une distance sécuritaire par quelques pas vers l'arrière.

L'affolement des premières secondes évacué, Jeanne et Monsieur Jules restèrent un moment immobiles, l'un devant l'autre, circonspects. Pendant que la première espérait simplement ne pas avoir affaire à un maniaque, le second, lui, ne souhaitait que retrouver son appartement et continuer sa vie paisible en tentant d'oublier ce qui venait d'arriver. Quelque chose d'étrange était cependant en train de se produire et Monsieur Jules, décontenancé, s'en rendait bien compte : personne ne le retenait et, pourtant, il ne fuyait pas. Évitant les contacts visuels trop longs, il osait tout de même quelques coups d'œil furtifs vers l'adolescente. Pour s'assurer qu'elle allait bien, peut-être? C'est alors que l'attention de Monsieur Jules fut captée par ce petit détail : l'uniforme de la jeune fille; il n'était pas entièrement noir. De près, on pouvait effectivement apercevoir de délicates rayures grises border le col et le pourtour de la jupe. Identiques à celles sur sa chemise! Monsieur Jules posa alors une action des plus imprévisibles :

– Les journées plus difficiles, le sudoku m'aide toujours à remettre de l'ordre.

– ...

– Tu... tu veux essayer?

Monsieur Jules sortit le cahier de sa poche et le tendit, d'un geste hésitant, à la jeune fille. Peut-être parce qu'elle sentait qu'il y avait derrière cette offre déconcertante une véritable bonne intention, peut-être encore parce qu'elle sentait que cet homme, devant elle, était encore plus vulnérable qu'elle, Jeanne s'avança et prit le cahier. Elle adressa un timide sourire à Monsieur Jules. Celui-ci le lui retourna.

Ces quelques grilles de sudoku qu'ils achevèrent ce matin-là, assis côte à côte sur un banc public de la rue Manseau, marquèrent le point de départ d'une amitié inespérée entre deux moutons noirs qui, ensemble, devenaient parfaitement agencés.